

Quel rapport à l'orthographe chez les enseignants pour quel rapport à construire chez les élèves ?

Partie 1 : Rapport à la langue et représentations de la langue.

Belinda Lavieu-Gwozdz
Maître de conférence, ESPE-UPEC, équipe Circeft-Escol.

Thierry Pagnier
Maître de conférences, ESPE-UPEC, équipe Circeft Escol

Lorsqu'on envisage l'orthographe et son enseignement on peut difficilement s'empêcher de se projeter soi-même comme ancien écolier face à cet apprentissage plus ou moins douloureux et aujourd'hui comme professionnel en charge de cet enseignement. Est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur le rapport au langage, à la langue, à l'orthographe que les enseignants ont construit et construisent chez leurs élèves et quels effets sur les apprentissages ?

Votre question mérite que l'on revienne sur plusieurs termes comme *langage* et *langue* avant de pouvoir vous répondre. La langue, ce sont les usages privés du langage.

Nous pouvons simplement commencer par dire que la catégorie « langue » ne permet pas de rendre compte des difficultés des élèves. Ce sont les manières d'utiliser la langue qui sont fondamentalement différenciatrices bien plus que les carences lexicales ou syntaxiques que l'on peut remarquer chez un locuteur. Notre attention se porte donc davantage sur la diversité des usages de la langue que sur les écarts ou les manques.

Vous mentionnez dans votre question la notion de « rapport à », nous préférons ici, compte-tenu du format relativement bref de l'interview, parler des « représentations de la langue et de ses usages ».

En somme, nous nous intéressons à la manière dont les moments scolaires, c'est-à-dire lorsqu'on fait des exercices ou des leçons d'orthographe, contribuent/participent à construire ces représentations de ce que signifie « faire de l'orthographe/ou de la grammaire ». Et de manière plus générale, des représentations de ce qu'est la langue.

Nous faisons l'hypothèse que ce sont ces habitudes cognitives et scolaires, durablement installées, qui gênent, voire empêchent les apprentissages orthographiques (et grammaticaux) dans le long terme.

Nous cherchons à voir comment les habitudes scolaires et cognitives construites lors des « cours d'orthographe et de grammaire » dans le cadre de l'école élémentaire et au secondaire ont une incidence sur les représentations de la langue et de l'orthographe.

Par exemple, les difficultés dont nous avons notamment fait état dans nos recherches auprès d'étudiants qui se préparaient aux CRPE sont à penser comme les conséquences d'une série de malentendus sur ce dont il s'agit de faire (cognitivement, intellectuellement), comment le faire et avec quoi le faire.

Une des hypothèses que nous avançons pour expliquer le désamour et cette insécurité linguistique voire professionnelle vis-à-vis de l'orthographe et de la grammaire tient à la perception fragmentaire et erronée des enjeux d'apprentissage des activités grammaticales que ces étudiants, futurs PE (professeurs des écoles), ont par exemple construite au fil de leur scolarité primaire, secondaire et universitaire.

A quels types de représentations de la langue pensez-vous par exemple ?

Pour aller vite, on peut opposer deux manières de se représenter la langue :

- une première où on représente la langue comme un système avec ses régularités (analogie, distinction, ...)
- une seconde où la langue ne fait pas système mais est alors perçue comme un ensemble de pièges auxquels on peut faire face à la condition de connaître les « astuces ».

Sans compter que cette seconde manière de se représenter la langue est souvent doublée d'un rapport normatif à la langue et à ses usages (il faut dire/ne pas dire) qui est particulièrement prégnant en France. Ainsi les règles de fonctionnement, qui font de la langue un système, sont présentées comme réservées à des initiés ou se trouvent en dehors du champ des apprentissages.

L'exemple le plus parlant est souvent celui que nous abordons peu dans le cadre du projet TAO, celui de l'orthographe lexicale, qui est renvoyée à un apprentissage « par cœur ». Par exemple, l'accent circonflexe de fête ou d'hôpital est souvent présenté aux élèves comme étant à retenir « photographiquement » sans que jamais la systématique de la chute du « s », que l'on retrouve dans les dérivés, ne soit convoquée. Festival, hospitalier : soit elle n'est pas connue, soit elle n'est pas mobilisable ou elle semble inaccessible en dehors d'un raisonnement étymologique hors de portée, dans tous les cas le système lexical n'est pas

présenté comme tel, c'est-à-dire structuré par des relations formelles et sémantiques entre les unités.

L'échec des réformes de l'orthographe témoigne en ce sens d'un conservatisme linguistique ou du moins de la difficulté qu'il y a à discuter, en dehors de toute passion identitaire, le système orthographique dans un pays marqué par l'unicité de sa langue comme fondement politique de sa République et donc par un rapport exceptionnellement étroit entre langue et pouvoir.

Ce qui nous intéresse tout particulièrement en l'occurrence, c'est le point de vue des élèves.

Pour les élèves, les moments d'orthographe sont alors soit des moments d'évaluation de l'écart avec une norme qui s'impose soit, tout de même de manière plus fréquente, une injonction à la justification orthographique mais qui se réduit à un étiquetage grammatical qui devient, pour les élèves les moins connivents, la finalité de l'activité plutôt qu'un moyen de penser.

Peut-être que cela a à voir avec la discipline ou la manière de se représenter le savoir orthographique mais en mathématiques la justification passe par une démonstration très normalisée qui fait l'objet d'une attention toute particulière dont on peut regretter l'absence en étude de la langue.

Effectivement ce ne sont pas les procédures d'analyse telles que la substitution, l'effacement, le déplacement qui sont mobilisées mais la vérification dans une série de listes mémorisées.

Ils n'entrent pas dans l'activité littéraire attendue. Les catégories ne font pas sens ou plutôt il s'agit d'étiquettes et non de catégories.